

mo 1972/1.

L'auteur met en scène, quelques années avant 1870, d'une part un ami, libre-penseur, cherchant à tout expliquer par la raison, d'autre part son père, catholique convaincu, se destinant à la prêtrise, et partisan d'une religion fidéiste où la raison serait uniquement une servante de la foi. Au cours de la discussion, Paul Roché en vient lentement à abandonner l'Eglise Romaine à cause de ses erreurs (Alliance avec le pouvoir temporel, persécutions contre les cathares, mœurs dissolues d'une partie du clergé, étroitesse dogmatique, etc...) pour se tourner vers les doctrines cathares. Ceci nécessitera l'introduction d'un troisième personnage qui tentera de défendre l'Eglise Catholique. Cette conversion du père de l'auteur marque aussi la volonté d'une libération de la pensée et la tentative d'unir science et foi.

On nous montre ensuite que le courant cathare s'est perpétué chez les Templiers et les Rose-croix et qu'il a participé à la renaissance de la science spirituelle. L'ouvrage veut aussi montrer que les « sciences spirituelles » modernes, dont certaines racines plongent dans le spiritualisme cathare, peuvent apporter une réponse actuelle à la question angoissante que l'homme se pose sur le sens de son existence. Dans cette troisième partie, l'auteur, emporté par son érudition, s'est laissé aller à des digressions qui n'ont plus rien à voir avec le sujet initial (Bouddha, les Jésuites, Kant, Victor Hugo, etc.)

L'ouvrage est augmenté d'une traduction de la quatrième partie des *Capitula* de Fauste de Milève sur le Dieu des Manichéens.

A. Sarg

ROLET (L.)



Porée-Maspero (Eveline), *Etude sur les rites agraires des Cambodgiens*, tome III, 1969. Publications de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, Sorbonne, VI^e section : sciences économiques et sociales. Le monde d'Outre-mer passé et présent, 1^{re} série, Etudes, XIV. Paris, La Haye, Mouton et C^{ie}, pp. 579-988, 16 x 24 cm ; glossaire et index des mots cambodgiens, 917-921 ; index général, 922-983 ; 4 cartes h.-t. ; 70 F.

Le troisième tome tant attendu de l'« Etude des rites agraires des Cambodgiens » dont Eveline Porée-Maspero avait publié le premier en 1962 vient d'être diffusé. Le second datait de 1964 et nous croyons volontiers que ces « très longs délais » entre l'impression des tomes I et III furent indépendants de la volonté de l'Auteur (p. 862), bien qu'elle en ait fort judicieusement tiré parti pour insérer des *addenda et corrigenda* aux deux tomes précédents, répondre à des critiques qui lui avaient été adressées, quitte à polémiquer vigoureusement avec ses contradicteurs (Appendice III), et finalement remanier assez considérablement son dernier texte.

Nous trouvons dans cet ouvrage les chapitres XI et XII, la conclusion, un glossaire, les index détaillés (que nous réclamions ici-même pour le deuxième tome) et la table des matières. Ce troisième tome est donc inséparable des deux précédents qui ne peuvent se passer de lui, de même qu'on ne peut le lire avec profit et surtout goûter la solidité de la conclusion si l'on ne connaît pas le contenu des volumes antérieurs.

Nous n'avons cette fois-ci que deux chapitres d'exposition : celui sur *les fêtes agraires de makh*, soit, en les résumant grossièrement, des rites propitiatoires pour obtenir la pluie et pour établir un temps nouveau ; un dernier sur *les changements de saisons* qui sont les périodes critiques de l'année et l'occasion de joutes entre garçons et filles.

Comme toujours, le texte est très compact, bourré de mots cambodgiens ou chinois, appuyé par un appareil critique très important, ce dont on ne peut guère

26 AOÛT 1978

Collection de Référence

n° 8298 Soc.

faire grief à l'Auteur dont l'érudition est impressionnante. On reconnaît son habitude d'accumuler les légendes, mais on sent son effort pour, sans renoncer aux habitudes des folkloristes mythologues (633-635), utiliser les techniques structuralistes (670), en particulier dans les appendices I et II, où sont rassemblés des résumés de légendes indochinoises et autres (I, déluge et ancêtre animal ; II, thèmes d'ultimogéniture).

Mais le plus passionnant pour ceux qui recherchent les éléments anciens formant le substrat des civilisations actuelles, c'est la très riche conclusion (pp. 701-819), aussi dense, mais plus foisonnante encore, que le reste du texte et qu'il est ardu de vouloir résumer en quelques lignes. Essayons seulement ici de retenir l'essentiel. Notons en passant que ces rites agraires cambodgiens sont bien plus des actes magiques que des gestes ou des attitudes religieuses et que ces pratiques, pour la plupart, sont étrangères à l'Inde et à sa civilisation, ce qui pose le problème des communications anciennes entre l'Indochine méridionale et ce sous-continent.

D'autre part, en regroupant les traits décelés à travers les rites cambodgiens et communs à des populations apparentées, Mme Porée-Maspero obtient un ensemble qu'elle appelle d'un nom chinois « civilisation Man » (703) et qu'elle affirme être superposable au complexe K'ouen-louen/Kou-long (789) dont les traits essentiels se trouvent en quelque sorte groupés sur le schéma de la page 704, dans des équivalences dues à la répartition entre terres hautes et terres basses, celles-là sous le signe du feu et du soleil, des oiseaux, celles-ci sous le signe de l'eau et de la lune, des dragons. Cette dichotomie se retrouvant dans les familles, lunaires ou solaires, dans les jeux, cerfs-volants ou joutes nautiques, et qui se résolvent dans les unions matrimoniales et dans les légendes dont les thèmes discernables à travers les contes des divers peuples étudiés permettent de déceler des parentés insoupçonnées sous les revêtements linguistiques postérieurs.

L'A. localise dans le bassin du Fleuve Bleu (Yang-tseu Kiang) le foyer de cette civilisation qui aurait fleuri environ cinq cents ans avant notre ère (p. 711) et qui aurait conquis l'Indochine. Les jalons de cette expansion seraient : Dông-son, où elle semble s'épanouir du — IV^e au + 1^{er} s., le bassin méridional du Mékong au III^e s. (719).

D'autre part, cette civilisation aurait également influencé d'autres régions et d'autres peuples puisque les Huns (les Hiong-nou de l'histoire chinoise) ont en commun avec les Cambodgiens un cycle de douze animaux pour compter les années (753), cycle que l'on retrouve en 584 chez les Turcs, ce qui soulignerait l'extension d'une aire dont l'Inde se trouve exclue, bien que des relations suivies, dans les deux sens, existassent entre l'Inde et la Chine, mais passant par terre (Yu-nan et Birmanie) (750) et cette route continuait au Turkestan.

Enfin, par suite des contingences géographiques, cette civilisation Man aurait pris deux aspects complémentaires, l'un étant terrestre ou continental et l'autre, surtout maritime. Les grands royaumes ou les grands états d'Indochine auraient été, de la première moitié du III^e à la première moitié du XII^e s., des thalassocraties (809), celles mêmes que les Chinois appelaient indistinctement K'ouen-louen (756) et dont les expéditions lointaines allaient jusque sur la côte orientale d'Afrique. Et nous sommes tout disposé à souscrire à ces conclusions, d'autant plus que nous remarquons des ressemblances troublantes entre certains rites cambodgiens et ceux des Wa-Matsaha des Comores, archipel jadis visité et peut-être colonisé par des K'ouen-louen. Mais, de ce fait, il nous est difficile d'accepter « que la sanskritisation de l'Indochine [ait] pu se faire plus tôt [dernier quart du II^e s. av. J.-C.] qu'on ne le pense d'habitude et par contact avec les peuples des steppes » (789-790) et surtout que ces K'ouen-louen « appartenaient au bouddhisme, religion qui n'était pas un emprunt, mais la plus haute manifestation de la civilisation à laquelle ils appartenaient » (817), car si ce bouddhisme avait été si originel et si profond, il aurait dû laisser quelques vestiges reconnaissables dans les régions excentriques où

ladite civilisation peut être décelée, de l'Océan Indien au Pacifique central. Ce point ne nous paraît donc pas encore démontré et il devra être repris par les spécialistes.

Mais il est certain et indiscutable que la lacune essentielle qui aurait handicapé cette civilisation est de n'avoir ni inventé ni emprunté une écriture et de ne pas avoir laissé de témoignages écrits. Par la suite, les peuples qui en avaient fait partie adoptèrent soit l'écriture chinoise, soit l'écriture indienne, selon ceux avec qui ils étaient en contact (817).

Néanmoins une telle lacune ne doit pas faire rejeter dans l'oubli cette civilisation Man dont l'existence nous est révélée dans ce livre. La vérification doit être faite et la reconstruction se poursuivre, et pour cette tâche, les trois tomes de l'étude d'Eveline Porée-Maspero sur les rites agraires des Cambodgiens seront évidemment un ouvrage de base indispensable.

Louis Molet

II. PHILOSOPHIE, DOGMATIQUE

- I) Rudolf Steiner, *Mystique et esprit moderne*. Paris, Editions Fischbacher, 1967, 236 p., in octavo.
- II) Rudolf Steiner, *Goethe et sa conception du monde*. Paris, Editions Fischbacher, 1967, 200 p., in octavo.
- III) Rudolf Steiner, *Le Christianisme et les Mystères*. Paris, Editions Fischbacher, 1968, 267 p., in octavo.

L'œuvre de Rudolf Steiner dont une partie est maintenant traduite en français, même si elle n'a pas touché des masses, a toujours exercé une attraction sur certains intellectuels qui cherchaient en elle une hypothétique synthèse du savoir humain. Il est toujours séduisant pour l'esprit d'avoir une *Weltanschauung* qui englobe les différentes sciences depuis la biologie jusqu'à la théologie. De plus ces théories ont toujours fasciné ceux que rebute une certaine sclérose des institutions philosophiques, pédagogiques et ecclésiastiques.

L'anthroposophie, en tentant de « spiritualiser » les sciences de la nature, apparaît aussi comme une réaction contre le matérialisme et le positivisme de notre siècle. Steiner redécouvre la philosophie de la nature de Goethe. Il arrive alors à un respect absolu de la nature, ce qui n'est pas sans intérêt à une époque où l'homme risque de se détruire en saccageant son environnement.

Il est plus problématique quand notre anthroposophe se mêle de théologie chrétienne. En faisant du Christ une puissance cosmique qui a effleuré très momentanément notre monde, Steiner n'est pas loin d'une négation pure et simple de l'incarnation. Il ne fait que renouveler et reprendre certains vieux thèmes gnostiques. En affirmant que le « Christ-moi » a abandonné le corps de Jésus dans le jardin des Oliviers, l'auteur nous propose une christologie teintée fortement de docétisme. Enfin en faisant de Dieu un principe moteur « psycho-physique », Steiner n'est-il pas tombé dans une sorte de panthéisme ?

En lisant ces ouvrages qui témoignent de la très grande culture de leur auteur, le lecteur comprendra toutefois que les théories anthroposophiques, laissant volontiers entendre à leurs adeptes qu'ils sont des initiés, risquent de faire d'eux des fidèles qui rendent un culte nouveau au mystagogue qu'est Steiner.

A. Sarg